

pino
cacucci

viva la vida!



PINO CACUCCI

VIVA LA VIDA !

Dans ce bouleversant monologue, Pino Cacucci donne la parole à Frida Kahlo. Quelques jours avant sa mort, elle revit sans complaisance ses tourments, sa solitude, ses moments de désespoir surmontés à force de volonté. Elle évoque ses relations orageuses avec le peintre muraliste Diego Rivera, l'homme de sa vie, et explique sa passion pour «son» Mexique. Elle revient également sur ses idéaux politiques, son amitié avec Léon Trotski et ses innombrables liaisons.

Une vie débordante d'excès, débordante de couleurs comme sa peinture qu'elle a commencée alors qu'elle était clouée au lit. Une vie de rebelle qui, bien que née en 1907, aimait à dire qu'elle était née en 1910, avec la Révolution mexicaine.

«Se mettant dans la tête de Frida Kahlo, Cacucci dévoile les pensées les plus intimes de la grande peintre mexicaine, dans une langue particulièrement lyrique et envoûtante.» (Stefano Tassinari, *Liberazione*)

«Qui mieux que Pino Cacucci, fin connaisseur du Mexique, pouvait décider de faire parler Frida Kahlo? Ce texte dense, qui a emprunté son titre à celui d'un tableau de la peintre, est le récit à la première personne d'une femme emprisonnée en elle-même, et pourtant féroce attachée à la vie.» (*Grazia Italia*)

VIVA LA VIDA !

*du même auteur
chez le même éditeur*

OUTLAND ROCK : CINQ THRILLERS
PUERTO ESCONDIDO
EN TOUT CAS PAS DE REMORDS
DEMASIADO CORAZÓN
REBELLES !
MASTRUZZI ENQUÊTE
OLTRETORRENTE
NAHUI
CE QUE SAVENT LES BALEINES

*du même auteur
dans la collection Titres*

DEMASIADO CORAZÓN

*du même auteur
en numérique*

CE QUE SAVENT LES BALEINES

PINO CACUCCI

VIVA LA VIDA !

Traduit de l'italien
par Benito MERLINO

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
¡Viva la Vida!

© Giangiacomo Feltrinelli Editore, 2010
Initialement publié en octobre 2010
par Giangiacomo Feltrinelli Editore, Milan, Italie
© Christian Bourgois éditeur, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-02566-8

Viva la vida !

La pluie...

Je suis née dans la pluie.

J'ai grandi sous la pluie.

Une pluie fine, serrée... une pluie de larmes. Une pluie continue dans l'âme et le corps.

Je suis née avec le crépitement de la pluie battante.

Et la Mort, la Pelona, m'a tout de suite souri, en dansant autour de mon lit.

J'ai vécu comme une enterrée encore vivante, prisonnière d'un corps qui convoitait la mort et s'agrippait à la vie.

Maintes fois j'ai été emmurée dans des cercueils de plâtre et de fer, mais... je résistais, j'écoutais mon souffle et je maudissais ma saleté de corps dévasté.

J'ai appris dans la pluie à survivre à la barbarie d'une vie brisée, à mon être douloureux et, enfin, à Diego.

Diego est comme ma vie : un lent empoisonnement sans fin, entre joies d'une intensité sublime et abîmes de désespoir angoissant.

Et pourtant... j'aime la vie autant que j'aime Diego. Et parfois, je confonds ma haine pour cette vie d'enfer

avec ma haine pour Diego qui me traîne en enfer puis m'aide à en sortir. Il m'a redonné la force de surmonter l'angoisse et dans l'angoisse m'a replongée mille fois. Mais je sais que l'angoisse est en moi : Diego n'est que l'étincelle qui la déchaîne.

Chaque jour, chaque nuit... J'ai aimé Diego. Je l'ai haï. Il a été la cause et l'effet. Le soleil et la lune. Le jour et la nuit.

Diego, ma vie et ma mort. Ma maladie, ma guérison. Ma conscience. Mon délire. La sève la plus douce, le désert le plus désolé. Ma sécheresse et ma pluie. Ma foi en moi-même et mon mépris pour m'être laissé torturer sans limite.

Je suis allée à mon enterrement dans la pluie légère d'une fin d'après-midi, dans un autobus qui me ramenait à Coyoacán. Il pleuvait à l'angle de cette rue, il pleuvait sur le carrefour de ma vie.

Avenue Cinco de Mayo. L'immense place du Zócalo. Le marché San Juan.

Je n'aurais pas dû être dans cet autobus. J'étais déjà montée dans un autre, je rentrais à la maison, lorsque le destin a pris la forme d'une stupide ombrelle de promenade. Un parasol. Oublié je ne sais où. Et je suis descendue, je suis revenue sur mes pas. Je ne me rappelle même plus si je l'ai retrouvée, cette ombrelle... Et ainsi, je suis montée sur mon char funèbre. Au coin du marché San Juan, un tram nous a foncé dessus, nous a éperonnés, s'est accroché à nous. Cela n'a pas été une collision, plutôt une lente dévoration. Je me

souviens de cette lenteur absurde, irréaliste : le tram nous écrasait contre un mur et l'autobus se contractait, se repliait sur lui-même, se comprimait... Je n'ai pas eu peur. Tout était si absurde qu'on ne pouvait pas avoir peur. Ce qui se passait n'avait pas de sens.

Puis, tout à coup, le monde a explosé. L'autobus pour Coyoacán, pour la Casa Azul, s'est désintégré. Et moi, un instant ou un siècle après, j'étais une danseuse couverte de sang et d'or.

J'entendais les gens qui criaient : « La danseuse, la danseuse ! » Je n'éprouvais rien, je ne me rendais pas compte de la situation, je n'avais mal nulle part parce que j'étais en train de me détacher de la vie. Mais je m'étonnais qu'ils m'appellent « la danseuse »... Avant l'apocalypse, un artisan avec un sac de poudre d'or sur les genoux était assis à côté de moi. Après, j'étais complètement nue et recouverte d'or. La danseuse dorée au milieu des cadavres. Ils m'ont allongée sur une table de billard. Et à ce moment-là, quelqu'un a vu.

Une rampe de quatre mètres était entrée dans ma hanche. Elle m'avait transpercée comme l'épée transperce le taureau. Elle m'avait empalée. La pointe ébréchée ressortait par mon vagin. À dix-huit ans, j'ai été violée par une rampe dans cet autobus qui aurait dû me tuer sous une pluie d'or.

Un homme me l'a arrachée d'un geste décidé. Je ne saurai jamais s'il m'a sauvée ou condamnée. Mais... ce fut *quand même* une condamnation.

À cet instant j'ai lancé un hurlement si fort qu'il a parcouru des pâtés de maisons entiers, glacé la grande

place mouillée de pluie, réveillé la forêt de spectres qui peuplent les entrailles de la défunte Tenochtitlán et fait claquer des dents les crânes du Templo Mayor. Un hurlement si fort à faire fuir la Pelona, la Chienne Pelée, la Mort qui dansait autour de moi et qui allait devenir mon inséparable compagne.

Ce 17 septembre 1925, la Mort m'a regardée fixement dans les yeux, a observé mon corps nu, ensanglanté, couvert de poussière d'or, et pendant qu'elle s'apprêtait à tendre ses bras vers moi, quand j'ai senti son haleine glacée... j'ai lancé ce hurlement qui ne pouvait pas sortir de la gorge d'une moribonde, un hurlement de rage, un hurlement d'amour pour la vie que je ne voulais pas abandonner à dix-huit ans, j'ai hurlé mon « *Viva la vida !* », et la Pelona, abasourdie, est restée stupéfaite au moins autant que les vivants qui se pressaient autour de moi.

Je ne pouvais pas être encore vivante. Il était impossible que ce corps transpercé de part en part, empalé d'une manière obscène et hypocritement recouvert d'or, la colonne vertébrale brisée en trois, et deux côtes, l'épaule et la jambe gauches cassées, un lac de sang, un massacre, fût encore vivant... Pourtant, de mon corps dévasté s'est échappé ce hurlement de rage pour la vie.

J'ai toujours croqué la vie. Ce jour-là, j'y ai planté mes dents mais aussi mes ongles. À l'hôpital, ils n'en croyaient pas leurs yeux... Plutôt qu'une opération, ils ont dû faire un collage, un casse-tête pour chirurgiens

patients. Je suis restée immobile tout un mois dans cet hôpital de la rue San Jerónimo. Trente jours de torture silencieuse, les nattes trempées de larmes, mille heures, des millions de minutes et de secondes, une éternité enfermée dans un sarcophage de plâtre et de fer, dans un suaire pourri d'infections et de sang caillé, de blessures qui ne cicatrisaient pas et de gangrène immonde.

Puis, encore des mois confinée dans mon lit de la Casa Azul, ma maison bleue, dont ils disaient que je ne sortirais plus.

En ces journées interminables, j'ai commencé à peindre. Je ne pouvais bouger que les mains. Je ne pouvais voir que moi : mon visage réfléchi dans un miroir. La peinture est devenue ma seule raison d'attendre l'aube, l'aube qui semblait ne jamais arriver... Aujourd'hui, la seule chose que je sache, c'est que je peins parce que j'en ai besoin et je peins tout ce qui me passe par la tête, sans me demander si cela a un sens. J'ai commencé en me peignant moi-même parce qu'il n'y avait personne d'autre ni rien d'autre autour de moi. Mais était-ce mon visage, dans ce miroir ? Ou était-ce la Pelona qui s'incarnait en moi, qui entraînait en moi jusqu'à se fondre et se confondre en cette éternelle saison des pluies qui est ma vie ?

Puis, un jour, j'ai recommencé à marcher. Un miracle, ont-ils tous dit. Non, allons donc, quel miracle. La vie avait décidé de m'assassiner lentement, même recommencer à marcher faisait partie de cette lente mort quotidienne. Parce que la vie que j'aimais tant me privait du droit de donner la vie. Elle me

permettait de savourer celle des autres, mais pas de l'engendrer dans mon ventre lacéré.

À quatre reprises, j'ai conçu le fils et la fille que j'aurais voulu, mais la vie les a assassinés tandis qu'ils commençaient à bouger dans mon ventre. J'ai raillé la Pelona, j'ai hurlé mon obstination à vivre à la face de la Mort. Mais elle, la garce, m'a pris quatre enfants et ne m'a laissé en échange que la solitude immense, infinie, désolée et débilitante de mes jours de larmes.

J'ai compté mes années avec le changement des prothèses, des bustiers de plâtre et d'acier que j'ai peints et décorés de mille couleurs comme si c'étaient des armures pour affronter des batailles carnavalesques, des cercueils bariolés pour une farce funéraire. Mes jours ont été rythmés par les opérations chirurgicales comme autant de batailles perdues d'une guerre qui ne me laisse aucune trêve, dans la succession des infirmières, les lumières blafardes et les odeurs des chambres d'hôpital.

L'art, la politique, le sexe... Que de passion y ai-je mis, en y croyant de tout mon être. Mais à la fin, c'était, et c'est, seulement ma façon de tromper la Pelona, de railler la Mort, de me moquer d'elle et de la courtiser, de pactiser avec elle, parce que de temps en temps je voudrais qu'elle me prenne dans ses bras pour me donner du répit, un peu de soulagement à la douleur... Le soulagement définitif.

La peinture, les idéaux, la foi en une révolution qui sera toujours comme les enfants que je n'ai pas eus : avortés avant de voir le jour. Et entre une fausse

couche et l'autre, morphine et alcool m'ont bercée dans les nuits d'insomnie et les jours de tourment : la morphine pour les douleurs du corps, l'alcool pour les douleurs de l'âme. Morphine et alcool ensemble, une trêve entre deux batailles perdues. Qui sait, peut-être la reddition serait-elle plus digne qu'une résistance indécente. Mais qui l'a décidé, que je dois guerroyer tous les jours et toutes les nuits de cette vie assassine ? Pourquoi et pour qui devrais-je lutter ? Et quelle est la limite entre la souffrance digne et l'indécence ?

La mort peut être cruelle, injuste, traîtresse... mais seule la vie parvient à être obscène, indigne, humiliante.

[elle s'arrête pour écouter un bruit, un écho lointain. D'un signe de tête, elle confirme, avec un sourire mélancolique]

Voilà... il pleut. La saison des pluies. Toute ma vie est une succession de saisons des pluies. Au Mexique, quand elle arrive, partout les fleurs éclosent, des fleurs d'une beauté sauvage et insolente, une explosion de vie. La pluie est vie. La pluie ressuscite les graines mortes et enterrées.

Et alors...

VIVA LA VIDA !

[elle se rappelle sa rencontre avec Diego Rivera, l'amour de toute sa vie]

J'ai commencé à peindre couchée. Les médecins disaient que j'allais rester paralysée. Et au contraire je me suis relevée. Et un jour... Je suis allée chez lui. Avec trois de mes tableaux. S'il avait su... S'il avait pu imaginer que c'était moi la petite fille qui lui jouait de vilains tours quand il flirtait avec l'un de ses modèles pendant une pause de ses interminables *murales*, celle qui de derrière une colonne lui criait : « Attention ! Diego ! Voilà ta femme, Lupe ! »

Ce jour-là aussi il peignait. Les *murales* du ministère de l'Instruction publique. Il était perché sur un échafaudage, je l'ai appelé. Il a regardé en bas. Il a dû voir une jeune fille de vingt ans au corps nerveux, et... je sais ce qui l'a attiré depuis le début : mes sourcils, qu'il a toujours qualifiés d'« ailes de mouette noire ». Il est descendu. Incroyablement agile pour cette corpulence pesante, et il m'a dévisagée de sa merveilleuse bouille de crapaud... Il n'y a que moi qui sache comme Diego est beau. Seulement moi. Il est comme un cactus mexicain : fort et puissant, poussé dans le sable et la pierre volcanique, hérissé d'épines pour les étrangers et avec un cœur de douce tendresse qu'il ne révèle qu'à moi...

[*elle revient à la réalité de ce jour-là*]

Il s'est placé devant moi, le double de ma stature et même de mon âge, et pesant le triple, et il m'a longuement scrutée. Un regard pénétrant. Comme s'il se perdait dans le noir de mes yeux et cherchait

une lueur dans l'abîme que je porte en moi. Mais moi j'ai été expéditive, j'étais trop embarrassée, et je lui ai dit : « Je ne suis pas venue ici parce que j'ai du temps à perdre, et je ne veux pas te faire perdre le tien non plus. J'ai besoin de gagner ma vie. J'ai peint quelques tableaux et je voudrais que tu les regardes en professionnel, je te demande un jugement sincère, parce que je ne cherche pas de compliments, je ne peins pas par vanité. Je voudrais savoir si tu penses que j'ai un brin de talent pour continuer ou si je ferais mieux de me trouver un autre métier, c'est tout. »

Je l'ai sidéré. Il a regardé les tableaux. Trois auto-portraits. Impitoyables. Sensibles. Peut-être sensuels. Au moins, c'est ce qui lui a semblé car il a essayé de se lancer dans une série d'éloges. Mais je l'ai tout de suite interrompu : « Trêve de compliments, je veux des critiques sérieuses. »

J'ai eu tant de compliments de gens qui s'efforçaient d'être gentils mais on voyait bien qu'ils n'étaient que gênés. Parce que, devant mes tableaux, il est beaucoup plus facile d'être ébranlé que charmé.

Il a voulu voir « le reste ».

De mes peintures. Et... de moi. Le dimanche suivant, il est venu chez moi. 126, rue de Londres, à Coyoacán. Ici, dans la Maison Bleue. Puis il est revenu plusieurs fois. Nous nous sommes embrassés.

[elle rassemble ses cheveux et les attache avec une barrette, met un collier, des boucles d'oreilles, des bracelets et des bagues]

Ce n'est que lorsque je suis tombée amoureuse de Diego avec une telle force, une sorte d'abandon total, que j'ai compris ce qu'était l'amour. Pour les miens, ce fut un drame : mon père restait muet, préoccupé, mais pour ma mère, fervente catholique tellement liée aux traditions, Diego était un communiste, un homme sans foi, un divorcé qui buvait trop et avait de surcroît la réputation de passer d'un lit à l'autre. On ne comptait plus les femmes qu'il avait eues. « Et il est si laid, si gros ! » criait-elle, et peu lui importait qu'il fût le plus fameux artiste du Mexique, qu'avec lui j'eusse pu vivre dans l'aisance, surtout qu'après l'accident, nous étions réduits à la misère par le prix des soins et des opérations. Rien, elle ne voulait pas entendre raison. [*elle sourit, mélancolique*] Pauvre maman, elle ne comprenait pas que désormais rien n'aurait pu m'arrêter. Je suis allée à la mairie et j'ai fixé la date : 21 août 1929. Ce jour-là, je me suis fait prêter une jupe longue, un corsage et un châle par notre domestique. J'ai mis mon appareil au pied pour pouvoir rester debout le temps nécessaire, et je l'ai épousé : « L'Éléphant et la Colombe », ont écrit les journaux. À part un chroniqueur attiré par l'événement qui concernait le grand Diego Rivera – ou plutôt, « le contesté Diego Rivera », comme il était qualifié dans cette gazette pour ignorants –, il n'y avait que mon père avec nous. Il a pris Diego en aparté pour lui dire : « Ma fille est malade, et elle le sera toute sa vie. Si tu veux, il est encore temps de renoncer. Mais si tu es vraiment décidé à l'épouser, alors vous avez mon consentement. »

Son « consentement »...

De toute façon, nous nous serions mariés quand même. À la fin mon père lui a dit, à voix basse, sur le ton de la révélation : « D'accord, Diego, voici le moment de te prévenir : Frida est une fille intelligente et merveilleuse, mais... elle porte un démon en elle. Un démon caché. »

« Je le sais, a répondu Diego. Je le sais... »

[Frida se dirige vers une rangée de bustiers orthopédiques disposés le long d'un mur comme une exposition macabre de la douleur. Pourtant, malgré l'espèce de témoignage muet des infirmités dont elle souffre, ils n'ont pas l'air macabre, au contraire : ceux en plâtre sont peints de couleurs vives, avec des motifs floraux, des animaux de la jungle, des arabesques et des décorations reprises des tissus et des tapis de l'artisanat indigène. Il y en a un qui tranche sur les autres avec sa « faucille & marteau » rouge, au centre, à la hauteur des seins]

Je me suis imaginé que la vie m'accorderait une trêve. Cela n'a pas duré longtemps.

« *La nuit, la mort danse autour de mon lit.* »

Je l'ai écrit pendant les longs mois que j'ai passés immobilisée. Puis je me suis remise à marcher, je suis tombée amoureuse, nous nous sommes mariés, mais... la Pelona n'a jamais cessé de danser autour de moi.

[elle hausse les épaules, songeuse. Puis s'exalte encore]

Pourtant tout était si intense, si... passionnant ! Nous avions en nous un monde nouveau, un nouveau concept de société, une façon différente de concevoir la politique ! L'art était politique, les muralistes refusaient l'idée d'œuvre reléguée dans les collections privées ou les musées, ils faisaient des fresques sur les murs des bâtiments publics pour que tout le monde puisse en profiter.

Moi... moi je ne sais pas. Je me peins moi-même. Ma douleur. Mon combat pour vaincre la Pelona chaque jour, à chaque heure, à chaque instant.

La politique...

Diego s'est dédié tout entier à la politique. Et il n'en a récolté que fange, envie, vacheries, coups de poignard dans le dos.

Après avoir fondé le Parti communiste mexicain, il a choisi Trotski et a répudié Staline.

Mais au fond, il a toujours été anarchiste. Avec Trotski, ce fut une sorte d'engouement. Il envoya tout le monde au diable et se démena pour que le gouvernement mexicain l'accueille comme réfugié.

Le Parti l'a expulsé sous l'accusation de collaboration avec le « gouvernement bourgeois »... Ou plutôt, comme c'est lui qui avait fondé le Parti, Diego s'en est exclu lui-même, dans une pantomime qui rendait la mesure de l'absurdité.

[elle joue le rôle de Diego, comme si c'était lui qui parlait]